

## La boîte à souvenirs

“Vous voyez bien qu’il faut m’emmener avec vous. Moi, vous savez, je suis un chien perdu. Et vous savez, les chiens perdus, on croit qu’ils sont perdus, mais ce n’est pas vrai. Ce sont des chiens qui cherchent leur vrai maître. Ce sont des chiens tout pleins d’amour, et qui n’ont pas pu le donner... Vous n’en voulez pas, vous, de l’amour, du vrai ?

Emmenez-moi avec vous, Louise ! Acceptez ce chien perdu, qui vous aime, qui vous adore, et qui veut passer sa vie avec vous ! Je vous attendrai, ne me dites pas non...”

“Quel écrivain, hein, ton grand-père ?”

Elle me sourit. Je lui rends son sourire. Ça me fait plaisir de la voir comme ça, les mains dans la boîte à souvenirs, pendant que je lui relis des lettres.

La boîte elle-même est la relique d’un lointain voyage en Bretagne. Elle est en métal, noire et blanche, avec de la rouille. Elle contenait des biscuits. Elle a probablement été gardée pour sa taille, parce que c’est rare de trouver des boîtes à biscuits aussi grandes dans lesquelles on peut avoir les histoires de toute une vie, photos et lettres. Et aussi parce que les biscuits étaient bons, et que ma grand-mère aime les bonnes choses de la vie.

Je sais déjà ce qu’elle va dire ensuite.

“Tu sais, quand j’ai rencontré ton grand-père, il y avait un autre homme qui me tournait autour. Un espagnol. Diego. Non Pedro. Ou Pablo.”

Elle ferme les yeux pour mieux s’en souvenir. Sa peau est si fine que les paupières sont translucides. Je peux presque voir à travers elles, la mécanique de la mémoire en action. Cela ne dure jamais bien longtemps. Ma grand-mère n’est pas très patiente. Je l’aide. Son nom c’est Pedro.

Chaque détail a son importance. Il peut ouvrir le chemin vers une autre route, faire revenir une autre personne à la vie. Il peut convoquer un nouveau fantôme, esprit familial conservé dans la boîte à souvenirs.

“Pedro. C’est ça”.

Elle rouvre les yeux. Elle a le regard qui pétille tout à coup, plein d’un jeune homme de vingt ans à la peau dorée.

“Il m’invitait aux bals. Ton grand-père était jaloux.”

Il y a quelque chose d’espiègle dans la façon dont elle raconte cette histoire. J’aime bien son petit rire quand elle en parle. Une bagatelle sans conséquences. Mais qu’elle ne veut pas laisser s’échapper.

Nouvelle lettre.

“Louise, que vous m’avez manqué ! Sans vous, il n’y a plus de substance aux choses, tout n’est qu’ennui. Ne partez plus jamais, promettez-le-moi, nous resterons ensemble maintenant, ensemble jusqu’à la fin des fins”.

Une pause.

“Moi aussi j’ai été très belle, tu sais.”

Elle me parle de loin.

Je sais. Toute la famille le dit. Ma grand-mère et moi, nous avons les mêmes yeux. Une couleur d’iris qui a sauté une génération, et que je suis la seule à avoir. Un mélange de bleu et de vert.

Sur une photo où elle a mon âge, on ne voit que ça, cette ressemblance entre nous deux, à un moment où je n’étais même pas née ni en passe de naître. Une gémellité à travers les âges. Elle est à côté de mon grand-père, de mon père et de mon oncle, ils posent devant la maison qu’ils viennent d’acheter. J’en ai passé des étés, dans cette maison, quand j’étais petite.

“La maison que nous avons construite de nos mains, lui et moi.”

Nouveau petit rire.

Je sais qu’elle enjolive. Cette maison n’était pas en si mauvais état quand ils l’ont achetée. J’imagine que le nombre de souvenirs qu’ils se sont fait dedans leur a donné l’impression d’édifier quelque chose pour eux. Le roman d’une vie.

Le Polaroid a été pris un jour d’été. Les murs blancs renvoient la lumière du soleil. L’image est pleine de couleurs, entre le vert des arbres, le blanc, et le bleu du ciel. Et au milieu, le regard rieur de Louise, qui allait devenir ma grand-mère.

Mon grand-père sur cette photo est un beau jeune homme, avec une moustache bien fournie, à la mode de ces années-là. On voit tout de suite ce qui a pu plaire à Louise dans sa personne. Il a une mise élégante, il prend soin de lui. Il a une posture droite et digne, celle d’un homme sur qui on peut compter, qui saura s’occuper de sa famille. Elle a une main sur son bras. Mon père et son frère sont à côté d’eux, tout petits. Ils sourient tous. L’image du bonheur familial.

Je lui raconte les images de la même manière que je lui lis les lettres, en partant du haut, de gauche à droite.

Elle a refermé les yeux. Elle cherche cette image en-dedans. Ce jour d'été, avec les murs blancs de sa maison. Cette sensation de bonheur, et avec elle toutes les choses qui reviennent, qui hantent la boîte à souvenirs. Ces histoires qu'elle me racontait quand j'étais petite.

Les petits moments marquants d'une vie simple à la campagne. Le renard qui a essayé de manger les poules du voisin. Le lapin qui s'est échappé mais qu'on a retrouvé quelques jours plus tard. La famille d'hirondelles qui a fait son nid sous le toit.

Elle ouvre à nouveau les yeux. Ma grand-mère est devenue presque aveugle il y a quelques années. Parfois, quand je lui parle, elle me regarde comme si elle voyait à travers moi.

Son sourire est suspendu dans l'air.

Elle n'est plus chez elle. Les couleurs de l'EHPAD sont très différentes de celles qu'elle a connues. J'espère presque qu'elle ne voit pas ce blanc impersonnel qui l'entoure, délavé et sans vie.

J'étais très jeune quand mon grand-père est mort. Je ne sais pas exactement jusqu'où vont les souvenirs de ma grand-mère. Certains jours elle semble plus présente que d'autres. Aujourd'hui elle a l'air d'être avec moi.

Quand elle a commencé à perdre la mémoire, c'était dur de s'en rendre compte. Je croyais qu'elle plaisantait. Et j'ai compris que les histoires s'éloignaient de plus en plus de leurs versions d'origine. Que les yeux se fermaient plus souvent. Que ma grand-mère perdait patience. Qu'elle se perdait tout court.

Il n'y a pas de remède. C'est une lumière qui va s'éteindre progressivement. Et combien de temps encore avant que cette lueur espiègle disparaisse ? Plusieurs mois ? Plusieurs semaines ?

La sage-femme appelle les résidents pour le repas qu'on va bientôt servir. C'est la fin de la visite. Ma grand-mère ne sourit plus.

Je remets la dernière lettre dans la boîte, à côté de toutes les autres lettres qui portent mon écriture. C'est moi qui en ai rédigé la plupart.

Je suis une faussaire de la mémoire. Je ne pouvais pas laisser disparaître ces histoires. Je ne pouvais pas laisser disparaître Louise.

Je repose tout à sa juste place, et je referme le couvercle de la boîte à souvenirs.